rien ne s'oppose plus à ma jonction avec l'armée du Sud du baron Jellachich, qui d'ailleurs est déjà soulagée à l'heure qu'il est par la retraite de Guyon. Sous peu de jours, j'espère être à même de rapporter que cette jonction aura été heureusement opérée.

« Le 3 août, à 4 heures de l'après-midi, je fis attaquer l'arrière-garde ennemie, postée sur la rive gauche de la brigade Jablonowsky et une partie de la brigade Benedek, et soutenir cette attaque par une partie de l'artillerie de réserve.

« Le lieutenant-feld-maréchal prince François Liechtenstein dirigea cette entreprise avec sa circonspection ordinaire. Pendant que notre feu supérieur faisait taire les batteries ennemies, deux bataillons de la brigade Jablonowsky passèrent la Theiss au-dessus de Szegedin sur des canots, afin de prendre l'ennemi au flanc droit.

« L'effet produit par notre brave artillerie, était aussi destructeur que décisif. Nos batteries de fusées surtout se sont montrées extrêmement efficaces, en incendiant en peu de temps le bourg d'Uj-Szegedin, où l'ennemi se tint avec opiniâtreté.

« Ce vaste incendie offrait un aspect effrayant. L'ennemi ayant été délogé de sa position près du rivage, la brigade Benedek commença à effectuer le passage de ses troupes, chassa l'ennemi d'Uj-Szegedin et se mit à construire un pont.

« L'ennemi fut repoussé d'une position à l'autre, il perdit 1 canon et beaucoup de prisonniers. A 8 heures du soir, toute la tête de pont était entre nos mains, lorsque l'ennemi entreprit une nouvelle et violente attaque. Le général Benedek, toujours à la tête de ses troupes, y fut légèrement blessé.

« J'envoyai un bataillon de la division Panintine à Uj-Szegedin, pour servir de renfort. Le lieutenant-feld-maréchal prince Lobkowitz prit le commandement de toutes les troupes qui étaient passées à l'autre rive de la Theiss. A 10 heures du soir, la tête de pont était entièrement en notre pouvoir et l'ennemi se retira à portée de canon.

« Après minuit, le pont sur la Theiss fut complètement établi, et la tête de pont fut armée de l'artillerie nécessaire.

« Le 4, à l'aube du jour, l'ennemi ouvrit, de 4 batteries, un nouveau feu contre la tête de pont, probablement pour couvrir sa retraite et pour nous empêcher de le poursuivre.

« L'épuisement de mes troupes m'impose de leur accorder un jour de repos. Toutefois, le premier corps d'armée entre, dès aujourd'hui, à Mako, et menace la ligne de retraite de l'ennemi. Le troisième corps passera la Theiss, cette nuit, si faire se peut, près de Kanisa. »

« Szegedin, le 5 août, à minuit.

« Après avoir été délogé, le 3 août, d'Uj-Szedin, situé sur la rive gauche de la Theiss, et après la prise de la tête de pont de la part de nos troupes, l'armée de l'ennemi prit une forte position devant Szoreg et O-Sz-Ivany, et se retrancha sur la digue qui s'étend de la Maros vers ce dernier endroit, afin de nous empêcher sérieusement de déboucher de la tête de pont.

« Les insurgés y avaient rassemblé, sous les ordres de Dembinsky, Meszaros, Dessewffy et Guyon, plus de 30,000 hommes avec 40 à 50 canons, non compris les levées en masse.

« Aujourd'hui, à 4 heures, le corps de réserve, la division de cavalerie Bechtold, la réserve d'artillerie principale et la division russe Paniutine débouchèrent de la tête de pont, et se mirent à attaquer la position ennemie. Pendant que la division de cavalerie allait tourner le flanc gauche de l'ennemi, toute l'artillerie de réserve fut conduite contre les batteries ennemies placées derrière la digue, et le corps de réserve s'avança simultanément vers Szoreg, en longeant le cours de la Maros. Le déploiement d'une artillerie imposante, l'attitude de nos braves artilleurs, sous la direction de leurs chefs distingués, le général-major Hauslab et le major Schmidt, mais en particulier la marche serrée, exécutée avec tant de bravoure, par le corps de réserve soutenu d'une brigade appartenant à la division russe Paniutine, décidèrent en peu d'heures du combat.

« Le lieutenant-feld-maréchal François Liechtenstein, dirigeant cette attaque de l'aile gauche se distingua par son calme et sa bravoure et eut une part décisive au résultat de cette journée.

« Au coucher du soleil, l'ennemi était chassé de tous ses retranchemens ainsi que de la digue, Szoreg pris d'assaut et l'ennemi en pleine retraite.

« La nuit tombante le mit à l'abri d'une poursuite efficace ; cependant ses pertes sont très considérables. Le champ de bataille est jonché de morts et de blessés. Nous lui avons pris 5 canons; jusqu'au moment où j'écris, on a déjà amené plus de 400 prisonniers, parmi lesquels un prince Woronigky, colonel d'un régiment de lanciers.

« Notre perte se monte de 10 à 16 morts et 95 blessés. Parmi ces derniers se trouve, malheureusement, le général Benedek qui, malgré la blessure qu'il avait reçue le 3, se tint constamment et fut de nouveau blessé, bien que légèrement au pied droit. Le lieutenant baron Berlichingen, du régiment de cuirassiers Sunstenau, fut blessé également.

« Les troupes autrichiennes aussi bien que les russes ont combattu avec la bravoure la plus distinguée ou pour mieux dire avec enthousiasme. L'impression produite sur les insurgés par leur courage intrépide, était facile à remarquer.

« Le premier corps d'armée est arrivé dès hier, le 4 août, à Mako, et menace ainsi la ligne de retraite de l'ennemi. Il y rendit la liberté à bon nombre de prisonniers retenus depuis long-temps dans cet endroit. Il y trouva également de grandes provisions accumulées par les insurgés et leur fit essuyer en général de grands dommages.

« Pendant que tous ces événements se passaient près de Szegedin, le lieutenant feld-maréchal Ramberg, à la tête du troisième corps força le passage de la Theiss, près de Kanisa, sous le feu ennemi le plus violent, lui prit 3 canons et beaucoup de prisonniers.

« Par ces manœuvres combinées et exécutées avec un égal succès, toute l'armée se trouve de nouveau concentrée, et se mettra en marche, demain, le 6 août, à l'aube du jour, afin de poursuivre l'ennemi. »

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE PUBLIÉE A VIENNE LE 9 AOUT.

Le ministre Bruck au Prince Schwarzenberg.

La paix entre l'Autriche et le Piémont a été signée aujourd'hui. Un courrier part pour en être le porteur.

Milan, le 6 août.

Des rapports officiels arrivés de Trieste à Vienne, en date du 8, avaient mandé que l'escadre vénitienne était sortie du port de Venise le 7 et que le vice-amiral Dahlerup se préparait à l'attaquer. Une dépêche télégraphique de Trieste, datée du 13 et arrivée le même jour à Vienne, porte ce qui suit:

« Le baron Dahlerup, avec l'escadre autrichienne réunie, poursuivit l'ennemi qui, sans accepter la bataille, se retira vers Venise sous la protection des batteries de terre. »

NOUVELLES DIVERSES.

Aujourd'hui vendredi, S. M. le Sultan, accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Beyle bey, à Scutari, pour y assister à la prière de midi.

— Dimanche dernier, vers trois heures de l'après midi, de nombreuses salves d'artillerie tirées par les batteries de terre et les canons de la flotte, ont annoncé les fêtes du Baïram. Tous les bâtimens se sont couverts de pavois et les ont conservés pendant les trois jours qu'ont duré les fêtes.

La grande solennité du Baïram a eu lieu le lendemain avec la pompe accoutumée. Le matin, tous les ministres et les hauts fonctionnaires, les principaux membres du corps des ulémas, les employés de la Porte, les officiers supérieurs de l'armée et de la marine en grand costume de cérémonie, se sont réunis au palais de Top-Capou. Sa Majesté est sortie par la Porte Impériale (*Babi Houmayoum*) pour se rendre à la mosquée de Sultan-Mohammed. Le cortège impérial a traversé une double haie de troupes remarquables par leur bonne tenue. Une foule immense s'était portée sur le passage du cortège pour assister à un spectacle plus brillant et plus imposant encore que celui des années précédentes. La cérémonie terminée, le cortége impérial est retourné dans le même ordre au palais de Top-Capou. Partout, sur son passage, S. M. I. a été accueillie par des témoignages de respect et d'attachement que la population et la troupe faisaient éclater d'un commun accord aux cris répétés de *Vive le Sultan Abdul-Medjid!* Cette cérémonie a été favorisée par un temps magnifique.

Arrivé à Top-Capou, le Sultan a reçu les hommages des ministres et des grands dignitaires de l'Empire.

— Le premier jour du Baïram, après la cérémonie du *Mouhaïedé* qui a lieu au palais de Top-Capou, il est d'usage que le Sultan se rende à son palais où il reçoit les félicitations de toutes les personnes de sa maison. Cette cérémonie a eu lieu lundi avec la pompe accoutumée; tous les ministres y assistaient.

— Mercredi dernier, il y a eu *rikiab* au palais impérial de Tchéragan, à l'occasion des fêtes du Baïram.

— Le 16 de ce mois, M. Titow, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de Russie, a quitté Constantinople à bord du bateau à vapeur russe le *Silatch* pour aller visiter le Mont-Athos, la Terre-Sainte des Grecs. M. Titow n'est pas encore de retour.

— On lit dans le *Giornale di Roma* du 26 juillet :

« Nous publions avec plaisir la lettre suivante qui nous a été adressée par le P. Arsénio, abbé et procurateur général des Moines-Antonins. »

« Mon très Clément et Auguste Souverain, S. M. le Sultan Abdul-Medjid-Khan, a gracieusement daigné, dans la générosité de son cœur, envoyer et faire don d'un de ses plus riches portraits accompagné d'un pavillon impérial et d'un tableau représentant les marques symboliques de son chiffre impérial, au vénérable monastère des Moines Arméniens-Catholiques de l'ordre des Antonins, ses sujets, établi à Rome depuis un siècle et demi, près la lique du Vatican et honoré, dans ces derniers temps, de la visite de grands dignitaires de la Cour Ottomane, tels que S. A. Réchid pacha, Grand-Vézir actuel; S. A. Ahmet Fethi pacha, beau-frère du Sultan; S. Exc. Aali pacha, ministre des affaires étrangères actuel; S. Exc. Chékib éfendi, ambassadeur actuel à Vienne et beaucoup d'autres personnages.

« On doit remarquer les termes dans lesquels est conçu le *Bérat* impérial autographe qui accompagnait le don et que nous aimons à transcrire :

« Étant à notre connaissance (y est-il-dit) et sachant de source certaine que les religieux arméno-catholiques de l'ordre Antonien, établis à Rome près le Vatican et depuis long-temps reconnus pour les plus fidèles sujets de notre Empire, font tous leurs efforts pour procurer à leurs coreligionnaires également nos sujets, au moyen du bienfait des sciences et des lettres, celui non moins précieux de l'éducation et de la moralité, fondement de la sagesse et du bonheur, c'est pour cela que nous avons spontanément et de notre souveraine volonté, fait don et envoi au monastère précité du portrait de notre personne et de notre chiffre Impérial (Toura) avec notre pavillon, uniquement en témoignage de notre satisfaction et de notre protection spéciale. »

« A une époque comme la présente, où l'on s'ingénie plus que jamais à décréditer et à détruire les vénérables asiles de la vie cénobitique chrétienne, qui a été, dans les siècles barbares, le berceau de notre civilisation et qui offre, dans les temps de corruption, un rempart et de l'instruction à l'innocence, un refuge assuré à la vertu ou au mérite malheureux, on ne saurait donner trop d'éloges à la sagesse du gouvernement ottoman et à la brillante conduite du prince qui, nonobstant la diversité de croyance, se montre toujours plein de bienveillance et d'amour pour tous ses sujets et apprécie avec équité, dans la croyance des Chrétiens Catholiques Romains, la valeur des institutions monastiques mises en rapport avec les vrais et solides biens qu'elles procurent à toute société politique et en honore les pratiques et les préceptes par des actes manifestes de sympathie et de protection.

« Le soussigné, en témoignage de sa très-vive reconnaissance, a chargé un habile architecte de placer dans une chambre de son monastère, les précieux objets susdits pour les conserver comme un monument éternel d'un si grand bienfait.

D. ARSENIO ABBÉ,
et procurateur-général de l'Ordre susdit.

— Le bateau à vapeur français l'*Averne*, qui était de station à Constantinople, et dont nous avons annoncé son départ pour France, il y a quelques mois, est arrivé avant-hier dans notre port pour y reprendre sa station.

— Le schooner anglais, *Isabella Merston*, chargé de mais pour l'Angleterre, et commandé par le capitaine Laddel, ayant quitté notre port le 16 août, à quatre heures du soir, s'engrava non loin de la fabrique impériale de Zéitoun-Bournou. Après deux jours d'efforts, ce bâtiment a pu se dégager sans avaries, et continuer sa route pour sa destination.

— On nous écrit d'Athènes que le 12 août un suicide a eu lieu au Pirée. M. Walker, commandant le brick de guerre russe, *Thésée*, s'est donné la mort au moyen d'une carabine. On attribue cet acte de désespoir à une profonde mélancolie à laquelle il était en proie depuis quelque temps.

— Le concert au bénéfice de Mlle Morandi, que nous avions annoncé pour lundi soir, a procuré au public de Péra une de ces bonnes soirées dont les chaleurs de l'été nous ont depuis si long-temps privés. La brillante société qui se pressait dans le grand salon de l'Hôtel d'Angleterre, a prouvé par son accueil à Mlle Morandi qu'elle n'avait plus oublié la *Sémiramide* d'il y a trois ans. Mlle Morandi et Mlle Tizzoni qui lui prêtait le bienveillant concours de son talent, ont été vivement applaudies dans les divers morceaux qu'elles ont chantés. M. Bencich a été là, comme toujours, l'excellent baryton que nous connaissons.

— Mercredi soir a eu lieu la dernière représentation au Théâtre-Naoum de la troupe équestre de M. J. Guillaume; elle inaugurera samedi ou dimanche le Cirque que le directeur fait construire près le Grand-Champ des Morts. Le bienveillant accueil que cette troupe a reçu du public de Constantinople doit lui faire espérer une brillante saison, et à en juger par les précédentes représentations, le public n'aura pas à se repentir de sa bienveillance. Ce spectacle, le meilleur et le plus complet que Péra ait jamais eu en ce genre, sera une distraction agréable pendant les chaleurs qui permettent si peu de plaisirs.

— Avant-hier, mercredi, un élève de l'école de Coumbar-Hané, étant allé se baigner à Yéni Capou, à Constantinople, fut entraîné par les eaux et disparut. On se mit aussitôt à sa recherche, et ce n'est que deux heures après que son cadavre fut retrouvé.

— Ces jours derniers, dans une rixe survenue entre un tailleur sujet autrichien et un menuisier Sicilien, ce dernier fut frappé de trois coups de ciseaux. Par suite de ces blessures, les jours du Sicilien sont en danger, et le sujet autrichien est entre les mains de la police.

— Hier jeudi, vers quatre heures du matin, un commencement d'incendie a eu lieu à Coulé-Capoussou, dans la boutique d'un menuisier. Grâce aux prompts secours, on parvint à se rendre maître des flammes avant qu'elles eussent causé grand dommage.

(Correspondances particulières.)

SALONIQUE, 18 *août*. — Des lettres datées du 29 juillet (v. s.) de Larisse, mandent que l'incendie qui éclata le 11/23 dudit mois à Tricala, prit naissance dans une boulangerie et se communiqua sur de grandes proportions aux établissemens commerciaux et aux maisons ; chacun alors s'empressa de sauver une partie de ses marchandises ou de ses effets de ménage, mais au lieu de recevoir aide et protection dans cette triste conjoncture, les victimes de l'incendie n'ont trouvé que mauvais vouloir dans quelques autorités qui ont fait défaut à tous leurs devoirs. Une enquête a lieu en ce moment, et l'on a trop de confiance dans le gouvernement de S. M. I. pour croire qu'on laissera ces coupables impunis.

On a fait courir le bruit après l'arrivée du vapeur de lundi, de la destitution d'Alyaddin bey, caïmacam de Serrès. Cette nouvelle a été accueillie avec intérêt par ceux qui veulent le bien-être et le repos des habitants de Serrès.

Grâce aux moyens mis en pratique le vézir de Salonique, Sami Bekir pacha, les villages de la Calamarie et ceux de sandjak de Salonique, ont été purgés de cette lie de gens qui avaient fait leur apparition dans les alentours pour y vivre de butin, à la charge des voyageurs et des villageois. La banlieue offrant maintenant et pour longtemps toute la sécurité désirable, Moraly Moustapha aga, chef garde district qui avait été envoyé avec une cinquantaine de fantassins et cavaliers à la poursuite des malfaiteurs, fut rappelé à Salonique et reçut un accueil bienveillant du gouverneur-général, à la charge particulière duquel furent faits tous les frais d'expédition et auquel on en est, par conséquent, redevable.

Djaffer bey, chargé de l'Intendance à Salonique pour la coupe de bois de construction pour le Barrage et l'Arsenal d'Alexandrie, est décédé dimanche dernier, après quelques jours de maladie. Il est vivement regretté et le sera davantage certainement en Egypte.

La petite-vérole sévit à Salonique parmi les enfans.

On parle d'une épizootie qui se serait déclarée dans les alentours de Monastir où l'on craint, à cause des exhalaisons méphétiques des cadavres exposés en plein air sans sépulture, que la santé publique n'ait à souffrir si les autorités compétentes n'avisent en conséquence.

ALEXANDRIE, 8 *août*. — Le 2 de ce mois, Mehémet Ali pacha a succombé dans la matinée après une longue agonie. Saïd pacha a aussitôt ordonné les funérailles qui ont eu lieu le 3 au matin, depuis Raz-el-Tin jusqu'à la colonne de Pompée, où le convoi devait s'embarquer pour le Caire; les troupes en grande tenue de deuil, les tambours recouverts d'un crêpe, étaient échelonnées et formaient la haie. Le corps du défunt déposé dans l'ancienne salle d'audience et entouré des Ulémas, du corps diplomatique et des hauts fonctionnaires qui s'étaient rendus au palais, reposait dans une caisse en plomb que contenait une seconde caisse en bois, recouverte de cachemires.

Vers dix heures, le cortége, précédé de Saïd pacha, se mit en marche et parvint au lieu de débarquement au milieu du profond recueillement d'une foule nombreuse. Les pavillons de la flotte, du commerce et des consulats étaient en signe de deuil, hissés à mi-mât.

Arrivé le 4 au matin, au Caire, le convoi s'arrêta quelques heures au palais de la fille de Méhémet-Ali pacha à Casr-el-Lin; puis le corps fut transporté dans l'après-midi à la citadelle et déposé sans aucune cérémonie dans les caveaux de la mosquée que Méhémet-Ali pacha y avait fait construire.

Le général Clot-bey se rend en France par ce bateau avec le beau-frère d'Artin bey.

Il est encore question du chemin de fer entre le Caire et Suez; mais nous ne savons rien de positif à cet égard.

ATHÈNES, 18 *août*. — Quelques heures après avoir jeté à la poste ma dernière lettre, M. Christidès, ministre de l'intérieur a reçu son congé et a été remplacé par M. Chrestenités, ministre des finances, M. Balbi ayant été appelé à ce dernier département. On a voulu faire croire que la chûte de M. Christidès est une satisfaction donnée à la S. Porte pour n'avoir pas repoussé à la chambre des députés les attaques proférées par son ami Cléomènes contre la Turquie ; cependant la chûte de M. Christidès avait été déjà décidée bien avant cette circonstance, puis on sait qu'il n'appartenait pas à M. Christidès mais au ministre des affaires étrangères, M. Glarakis, d'agir en pareille occasion. Le véritable motif de la chûte de M. Christidès, est dans la conduite des amis de ce ministre qui, lors de la discussion au sénat sur le vote patent, se prononcèrent en faveur du vote secret.

On parle sans cesse d'une modification complète du ministère ; mais ces changemens ne font plus aucune impression en Grèce, parce qu'on sait qu'il y a, dans certaine région, parti pris d'user toutes les personnes.

La chambre des députés, après avoir voté le budget, reste oisive. La discussion qui devait avoir lieu le 1er août sur la question des réfugiés Ioniens, a été remise indéfiniment.

On dit que quelques uns des réfugiés Albanais qui se trouvaient à Athènes, tels qu'A-

---

Il surprit le secret de leurs amours. — Un soir,
Sous ce chêne voisin tous deux vinrent s'asseoir.
L'air est doux et le vent, par de folles bouffées,
Rafraîchit dans les airs les feuilles échauffées ;
Des danseuses au loin résonnent les ébats ;
Sur la branche l'oiseau fredonne un chant tout bas;
Tout est calme autour d'eux ; les plaines sont dé-
[sertes.
Leurs lèvres, pour parler, se sont en vain ouvertes:
Un soupir les appelle, un baiser les unit...
Lorsque sentant trembler le buisson qui jaunit,
Erinne se redresse. — Un éclair luit dans l'ombre;
Puis un cri. — S'affaissant comme un vaisseau qui
[sombre,
Sur le gazon rougi le capitaine Franc
Roule. — Erinne pressant de sa main son front blanc,
Resta longtemps debout, l'œil ouvert et sans plainte;
Puis, serrant son ami dans sa suprême étreinte,
Elle tomba mourante. — Et la lune argentait
La cime des taillis que la brise agitait ;
Taciturne et glissant sous la feuillée ombreuse,
Elle venait parfois de sa clarté joyeuse
Caresser leurs fronts purs. Si l'on n'eût vu ce sang
Qui d'un flanc déchiré coulait en bouillonnant,
On les eût dit dormant dans la nuit nuptiale.

Le Grec, voyant sa sœur pencher sa tête pâle,
S'élance et la tenant sur son sein oppressé :
« Morte! morte! » — Il rugit comme un lion blessé,
Puis s'enfuit. — Nul n'a su ce qu'il devint ensuite.
Mais dès lors, quand la nuit met le soleil en fuite,
On conte que parfois sur l'herbe du gazon,
Jusqu'à l'heure nouvelle où le sombre horizon
Se teint vers l'Orient de lueurs rougissantes,
Le pâtre voit flotter deux formes blanchissantes.
Puis sous ce chêne épais un spectre vient s'asseoir
Qui, serrant sur son corps un suaire tout noir,
Pousse un long hurlement dont le bois s'épou-
[vante;
Et, moqueuse, dans l'ombre une voix rit et chante:
« Aimer toujours. — C'est beaucoup,
« Dit-elle. — Le mieux à faire
« C'est, ma chère,
« De ne pas aimer du tout. »

Quand l'aube matinale illumine l'espace,
Et fantômes et voix, tout se tait et s'efface.

Le récit que je fais, par un beau soir d'été,
Sous ce chêne un vieillard, ami, me l'a conté.

HISSAR.

XII.

Il est temps de partir. Reprenons notre course;
Car auprès de ce bord
La rêverie est triste; elle a les pleurs pour source
Et pour pensers la mort.

Eh quoi! toujours la mort? Et sur ces roches vertes
Où s'étage Hissar,
Quelques tombes sans nom et de ronces couvertes
S'étalent au hasard.

Mais là belle est la mort; le cyprès qui s'incline
A demi sur les flots,
Ne redit sur ces bords que la rumeur marine
Et jamais de sanglots.

Car si parfois l'on voit, lorsque le jour décline
Et ramène le soir,
Une veuve au front pâle, une fille orpheline
Sur ces tombes s'asseoir,

Quelque larme peut-être obscurcit leur paupière,
Mais leur sourire est doux ;
Car doux sont les pensers, lorsqu'au pied de la bière
On prie à deux genoux.

Combien d'autres, hélas! redemandent encore
Un époux attendu !
Et sur les flots déserts que leur regard implore,
L'orage a répondu !

Mais lorsqu'on le sent là, seul, attentif peut-être,
Tressaillant à la voix
Qui réchauffe son cœur et semble lui promettre
Tout l'amour d'autrefois,

On vient avec bonheur verser les cassolettes
Brûlantes de parfum
Sur ces morts que jamais ne trouble en leurs retraites
Le passant importun.

On leur redit le mot, l'amoureuse parole,
Que jadis on disait
Au balcon blanc, le front penché sur leur épaule,
Quand la nuit se taisait ;

Lorsque les flots calmés au bas de la fenêtre
Coulaient silencieux ;
Lorsque l'œil attendri cherchait à reconnaître
L'étoile amie aux cieux !

C'est une œuvre bénie, une céleste chose
De consoler les morts,
De ranimer une âme, à votre voix éclose,
Où ne gisait qu'un corps !

XIII.

Mais si la rêverie à côté de la tombe
N'a que pensers d'espoir et souvenirs chéris,
Triste, près de ces tours dont le faîte succombe
Sous le lierre grimpant qui sur leurs murs retombe,
Le poëte s'incline et regarde surpris.

Il regarde ces tours dont le flanc qui chancelle
Soutient des yalis verts ou bleus, au toit vermeil,
S'étalant paresseux sur l'herbe qui ruisselle,
Comme ces lézards d'or dont le dos étincelle
Sur les rochers mousseux, aux rayons du soleil.

Ces créneaux où le bronze, ouvrant sa gueule som-
[bre,
Menaçant, commandait aux deux vieux continens,
Et ces soldats guêtant, la mèche en main, dans
[l'ombre,
Le passage furtif de ces vaisseaux sans nombre
Glissant, voile abattue, entre ces rocs tonnans ;

Rien n'est plus, tout a fui, tout gît dans la poussière;
L'écho ne répond pas même à leur souvenir ;
Mais l'ombre du Fatih parfois s'élève altière, (1)
Pensive, interrogeant ces grands débris de pierre...
— Une voix lui répond qui parle d'avenir.

Lorsque l'empire grec, au déclin de sa phase,
Oscillait, comme un homme, au penchant d'un ravin,
Chancelle et se retient sur le bord, frêle base,
Du précipice ouvert sous son pied qui le rase,
Le sabre était la loi, le droit était l'airain !

Car il fallait, sapant cette inutile masse
Dont le temps chaque jour détachait un morceau,
De ses débris croulés débarrassant l'espace,
Labourer du boulet cette nouvelle place
Pour jeter le bon grain dans un sillon nouveau.

Ne va pas regretter le marbre solitaire,
Poëte, lorsqu'aux champs qu'encombraient ses
[débris,
Le sillon qu'a creusé le boulet salutaire,
Murit à chaque été la moisson où la terre
Donne à l'homme son pain, à l'oiseau, ses abris.

(1) Fatih (conquérant), surnom que les Turcs ont donné à Mahomet II.

Maintenant que ces temps sont bien loin de notre
[ère,
Que le champ en culture ouvre un sillon tout prêt,
L'aigle au faîte des tours bâtit en paix son aire
Et, roulant sur l'affût une écharpe de lierre,
Aux créneaux désertés le canon est muet.

XIV.

Près de ces bords que d'un grillage
Clôt le rempart étincelant,
Ralentissant son blanc sillage,
Notre kaïk glisse tremblant ;
Car c'est Balta-Liman qui mire
Dans l'onde calme qui l'admire
Ses palais, magiques dessins,
Ses jardins dont les vertes cimes
D'un vézir aux pensers sublimes
Abritent les vastes desseins.

Poursuivez l'œuvre commencée :
Le passé n'est qu'un songe vain ;
Rien n'est plus, ô grande pensée!
Qu'en deux mots : aujourd'hui! demain !
Le présent, brillant météore ;
L'avenir qu'un vulgaire ignore,
Mais qui pour vous, penseur profond,
Luit comme une céleste aurore
Qui dans le bleu firmament dore
La brume du pâle horizon !

A vous, ombre de votre maître,
De son trône immortel soutien,
L'avenir que vous fîtes naître,
A vous, vézir, c'est votre bien !
Laissez l'Europe en sa tourmente ;
Que sous votre main qui l'augmente
Il soit grand comme l'infini !
Et recueillant la moisson mûre
De vos labeurs, l'ère future
Dira : que son nom soit béni !